

Nous sommes le 30 août, les arbres sont en fleurs et voici exactement un an que ma vie s'est arrêtée. Non que je sois morte, au contraire – si je me fie à ce que je ressens, je suis effroyablement vivante: j'écoute la radio comme tous les matins, j'ai toujours les mains moites quand un contrôleur vérifie si j'ai bien mon billet et je suis, le soir, hors d'haleine quand je monte les escaliers pour regagner mon logement ancien au quatrième étage. Je change tous les jours de sous-vêtements, je me lave les dents matin et soir, je prends des compléments multivitaminés, je fais cuire des pâtes en trop grandes quantités, je respire, je digère, j'ai mes règles. Même mes cheveux continuent de pousser ou, du moins, je dois aller chez le coiffeur tous les trois mois.

Mais ma vie telle que je la connaissais? Elle est finie.

Il y a un an exactement, je ne me serais par exemple jamais, au grand jamais, réfugiée au café Brel le dimanche matin, uniquement pour ne plus être seule à la maison. Il y a un an encore, le dimanche, soit je serais allée à la salle de sport pour effectuer mes quarante minutes de cross trainer, soit Alex et moi aurions invité des amis pour un brunch – Anni et Peter ou bien Evelyn et Jo, voire les quatre à la fois. Par beau temps, nous aurions peut-être fait un petit tour, mais nous serions sans doute restés tout simplement au

lit, lui et moi, pour jouir de la sensation agréable que rien n'était assez important pour nous obliger à quitter notre plumard douillet. Nous nous serions câlinés, nous aurions lu le journal, penchés sur l'iPad d'Alex, nous aurions organisé nos vacances ou nous nous serions tendrement querelés à propos du nom que nous donnerions à notre fils ou à notre fille si, un jour – le plus tôt possible –, nous avions à le faire. Alex aurait fini par se lever pour nous préparer un cappuccino et aller chercher quelque chose de délicieux dans le frigo qui était plein : du jus d'oranges fraîchement pressées, du pudding au chocolat, du fromage et du beurre salé achetés dans la petite fromagerie française de la Vorbergstrasse, du jambon de Parme et de la mortadelle, des rondelles d'ananas, des bottes de cresson et des légumes appétissants. Ensuite, il aurait sorti son vélo de la cave pour aller jusqu'aux portes de la ville et revenir tandis que je me serais traînée du lit jusqu'au canapé avec quelques livres récemment arrivés à la librairie, afin de passer l'après-midi à rechercher des trésors que je recommanderais à mes clients les plus fidèles.

Telle était ma vie jadis : j'avais un petit ami que j'aimais, un boulot qui, dès le matin, m'emplissait de joie. Et des projets d'avenir. Je faisais du sport, je rencontrais à mon gré mes amies et j'avais du camembert au lait cru dans mon frigo.

Et maintenant ? Je n'ai plus rien de tout ça. Depuis un an, je vis seule dans ce qui fut notre appartement. Je ne suis plus retournée à la salle de sport depuis que la librairie où j'ai travaillé avec passion durant quinze ans a soudain fermé, voici huit mois. Parce qu'Iris, ma patronne, est tombée amoureuse d'un autre libraire, à tout juste soixante-trois ans. Lequel libraire n'a bien entendu pas son magasin à Schöneberg ou un autre quartier de Berlin, mais à Palma de Majorque où le couple vend désormais des romans de plage

aux nombreux Allemands qui y résident à l'année. D'accord, j'ai toujours dans mon frigo du camembert français, mais ce n'est qu'une pâte molle et insipide de supermarché.

Et mes meilleures amies ? Ma foi, je les ai encore bien sûr. Et je les aime toujours comme personne d'autre au monde, car cela fait une éternité que nous nous connaissons ! Mais voilà : Anni et Evelyn ont des enfants depuis peu et elles ont quitté le quartier. Anni la première. Quand elle est tombée enceinte, Peter et elle ont désespérément cherché un appartement plus grand, mais les loyers ont tellement augmenté ces derniers temps qu'ils n'auraient même plus pu louer un autre deux-pièces. Après mûre réflexion, ils ont fini par emménager à Lichterfelde-Ouest. Certes, ils ont désormais une chambre d'enfant, une cuisine américaine, un petit jardin, ils se garent toujours sans difficulté devant chez eux et ils sont bien desservis par le RER. Mais, pour moi, c'est trop loin pour simplement aller boire un café avec elle. Et je ne peux pas non plus me rabattre sur Evelyn, car, peu après, celle-ci a emboîté le pas à Anni. En tous points : grossesse, recherche d'un logement, Lichterfelde-Ouest. Depuis, j'erre dans le quartier comme une âme en peine tandis qu'elles se promènent ensemble, avec leurs landaus « high tech », dans le parc du château, comparant les mérites des divers moniteurs de surveillance pour bébés, discutant des problèmes d'endormissement de leur progéniture et des exorbitantes exigences salariales des aides à domicile.

Bien entendu, je m'efforce autant que possible de prendre part à la vie d'Anni et d'Evelyn : je les appelle régulièrement, m'informe de l'état actuel de l'offre de crèches, des troubles du sommeil et de la dermatite du nourrisson. Je m'intéresse aux aliments pour bébés et aux premières manifestations d'opposition, je débats avec passion de la meilleure manière d'obliger un enfant récalcitrant à avaler son sirop antibiotique. Dès que j'en ai l'occasion, je leur rends visite, je

pousse les landaus, je prépare des gobelets de cappuccino décaféiné, je dispose les voiles pare-soleil. Pourtant, d'une certaine manière... je ne suis qu'une bonne copine sans enfants, pas une maman comme elles. Je suis certes capable de tenir un bébé, de le bercer, de lui donner le biberon et elles sont toujours mes vieilles copines. D'ailleurs, elles commencent peu à peu à être moins centrées sur leurs enfants et se préoccupent à nouveau de leurs boulots, de la paix dans le monde et de la parité hommes/femmes. Elles paraissent néanmoins avoir pris pied dans un autre monde tandis que, demeurée sur le seuil, je ne peux que deviner comment on se sent de l'autre côté.

Alors que j'aimerais tant le savoir! Après tout, à l'université, j'étais la seule des trois à aimer parler des bébés, ce qui mettait mes amies mal à l'aise quand le soir, dans un bar, des hommes étaient assis non loin de nous. Voilà pourquoi le sujet des enfants n'est pas chez moi, malgré tout l'amour que je porte aux petits d'Anni et d'Evelyn, tout à fait anodin.

Je suis la femme qui voulait avoir des enfants. Et Alex en souhaitait aussi. Nous envisagions d'en avoir d'emblée au moins deux, voire trois. Et puis il y a eu... comment dire? Nous avons longtemps essayé, y compris avec une assistance médicale, et quand, un jour, il fut évident que je ne pourrais être enceinte... nous nous sommes bien entendu juré que cela ne changerait rien à notre vie, à notre amour. Mais cela a changé quelque chose. Tout, en vérité! Le fait de le savoir s'interposa entre nous au point que nous nous sommes perdus en dépit de nos efforts pour nous agripper l'un à l'autre.

Voilà donc pourquoi, un an plus tard, je me retrouve seule dans un bistrot, en train de boire un cappuccino bien loin de valoir celui qu'Alex faisait avec sa machine à café. Mais bon! Ce n'est pas pour le café que je suis ici. Afin de

me changer les idées, je vais au comptoir sur lequel sont soigneusement rangés des journaux et des magazines. Je choisis le quotidien du dimanche et le rapporte à ma table en essayant de me donner l'air intéressé et insouciant d'une citadine célibataire, passant un agréable moment dans son café habituel, et non d'une femme seule et découragée qui ne supporte plus son appartement vide.

Je lisais régulièrement la presse autrefois. Comme la librairie était toujours pleine de gens qui ne passaient que pour prendre une tasse de thé Earl Grey ou faire un brin de causerie, je trouvais tout naturel de m'informer, dès le matin, des sujets politiques qui préoccupaient l'opinion, de la situation économique et, bien sûr, des livres qui faisaient un tabac ou un flop. J'aimais la sensation d'être au courant, de parler la langue de mes clients et de gagner leur confiance. Et rien ne surpassait le plaisir que j'éprouvais quand le *Zeit* ou le *Frankfurter Allgemeine* célébrait un livre que je venais de recommander.

Mais tout a changé depuis que la librairie a fermé. À quoi bon se tenir informé de politique ou de littérature quand on n'a personne avec qui en discuter ? Dans le magasin où je travaille désormais, personne n'a besoin de conseil. Les clients ne veulent même pas qu'on leur parle. Le Paradis de la Presse est dans les profondeurs d'une station excentrée, une petite boutique sans fenêtre où l'on ne s'arrête pas plus longtemps que nécessaire. Les gens entrent à toute allure, prennent le journal de leur choix ainsi que des pastilles à la menthe ou un soda, déposent dans le ramasse-monnaie la somme exacte et foncent attraper leur RER. Seuls ceux qui ont manqué leur train prennent le temps de choisir un magazine. Mais jamais il ne leur viendrait à l'idée de s'intéresser à la personne derrière le minuscule comptoir, sans même parler de savoir quel hebdomadaire elle pourrait leur conseiller. Si la

personne en question se transformait en yucca sous leurs yeux, ils ne s'en apercevraient sans doute pas!

Bien entendu, je suis heureuse d'avoir trouvé un nouveau boulot si vite, mais mon ancienne librairie était en réalité plus qu'une librairie, c'était un peu mon chez-moi. J'aimais cette boutique, l'odeur du thé et du papier, j'aimais bavarder avec les clients et aussi, bien sûr, avec Iris. J'estime toujours que les livres sont un sujet de conversation idéal, car celui qui parle de ce qu'il a lu parle de lui, de ce qu'il ressent, même lorsqu'il évoque les personnages d'un roman. On devient formidablement proche de quelqu'un avec qui on s'entretient de ses lectures, de ce qu'il aime et pourquoi, de ce qui le fait rire ou pleurer, de ce qui lui répugne, l'effraie ou l'émeut.

Je vis toujours dans le même appartement, et j'en connais certes chaque recoin, mais je m'y sens moins chez moi qu'avant. Privée du travail que j'aimais, d'Anni et d'Evelyn, d'Alex. Et puis mon quartier aussi a changé. Nombre de magasins établis de longue date ont mis la clé sous la porte pour laisser la place à des boutiques pour enfants et à des glaciers à la mode. Depuis le mois dernier, même l'épicerie de nuit de la Grunewaldstrasse, où l'on pouvait se rendre en coup de vent, en peignoir et décoiffée, a fermé. Et, à en croire les plaintes de Bettina, la fleuriste, à propos de l'augmentation régulière de son loyer, nous n'en sommes qu'au début. Longtemps on a cru que Schöneberg serait épargné par la gentrification – ici, à la différence du centre-ville ou de Kreuzberg, on peut encore aller boire un café sans avoir à débattre de la torréfaction idéale avec des barbus originaires de Brooklyn. Désormais, les bobos ont découvert l'ancien Berlin-Ouest et la spéculation immobilière les suit. C'en est fini de la vie quasi villageoise du quartier.

Continuant à feuilleter le journal, je m'apprête à lire un article sur la terrifiante addiction aux écrans des jeunes

enfants quand un léger courant d'air sur mon épaule me fait lever la tête. À l'entrée du café se tient une femme d'une beauté incroyable, boucles brunes et lèvres pleines, joues roses et grands yeux resplendissants, qui inspecte les lieux afin de trouver une table libre. Elle se retourne vers celui qui l'accompagne et qui entre derrière elle, un homme grand, aux cheveux noirs.

Alex.

L'homme que je n'ai pas revu depuis un an, avec qui je n'ai même pas parlé au téléphone après avoir cru pendant sept ans que je passerais ma vie avec lui.

Alex est sur le pas de la porte, à côté de la plus belle femme qui entrera aujourd'hui dans le café Brel, et sans doute à l'avenir aussi, et il me regarde.





Tout à coup j'ai l'impression que quelqu'un a coupé le son du monde qui m'entoure. C'est dingue : je sais qu'on parle et qu'on mange autour de moi, que la machine à expresso siffle derrière le comptoir et que des enceintes, dans les coins, diffusent de la musique, mais je n'entends que mon pouls et le bourdonnement de mon sang dans ma tête.

Je vois qu'Alex, comme chaque fois qu'il est embarrassé, se passe la main dans les cheveux d'une main maladroite, geste que je trouvais tout à fait charmant et qui, maintenant encore, m'émeut un peu. Je le vois hésiter un instant, chuchoter quelque chose à la femme et venir lentement vers moi.

— Isa ! dit-il, comme incroyablement surpris de me rencontrer dans le café qui est situé en face de notre ancien appartement.

Il parvient néanmoins à sourire, le sourire doux et chaleureux d'Alex, le sourire dont j'étais tombée amoureuse avant même d'avoir échangé le moindre mot avec lui.

— Tiens, dis-je en réussissant à me fendre d'un sourire. Tu avais le mal du pays ?

— Tu ne le croiras pas mais nous venons de visiter un appartement dans le coin. Dans la Vorbergstrasse, juste au-dessus de la fromagerie.

Il sourit franchement maintenant, comme s'il s'attendait à ce que je le félicite. Tout en cherchant à me ressaisir, je lis dans ses yeux noirs brillants d'innocence qu'il ne pense véritablement pas à mal. Ses paroles, pourtant, me frappent comme autant de balles. Je ne saurais dire laquelle de ses informations est la pire pour moi. Qu'il emploie le « nous » pour parler de lui et de la belle femme là-bas ? Que ce « nous » soit à la recherche d'un appartement ? Ou que cette recherche s'effectue juste sous ma fenêtre, dans notre ancien quartier ? Pense-t-il vraiment que je suis heureuse à l'idée que nous serons voisins ?

Je le regarde fixement et je finis par lâcher un « Ah ? ». Je suis incapable de faire mieux.

— On ne sait pas encore si on va le prendre, il est un peu cher, rétro pédale-t-il, l'air effrayé.

Il vient manifestement de comprendre que l'association des mots « nous », « appartement » et « Vorbergstrasse » le conduit sur un terrain glissant. Il préfère changer rapidement de sujet.

— Dis-moi, vous avez dû fermer boutique ? On est passés devant la librairie et c'est devenu un bureau d'architectes !

— En fait, nous n'avons pas *dû*.

Je réponds avec un bref éclat de rire, puis raconte à Alex l'histoire d'Iris et du libraire de Majorque, sur quoi Alex, qui connaît bien Iris, rit à son tour.

— Alors, comme ça, elle a fermé, tout simplement ?

— Oui, c'est ça. Elle a retourné aux éditeurs ce qui pouvait l'être et a fourré le reste dans le conteneur qui l'a suivie à Palma, afin de le ranger dans les étagères de la librairie de son amoureux.

— Et ensuite ? Ça a marché pour eux ? La vieille fille est heureuse là-bas ?

— Je suppose, oui, dis-je en haussant les épaules. En tout cas, elle donne peu de nouvelles depuis son départ.

— Et toi? demande-t-il.

— Moi?

— Tu vas bien?

Je suis au trente-sixième dessous, mais qu'il puisse le supposer à me voir là, seule, devant mon café minable, c'est déjà trop pour moi. Je ne vais certainement pas lui parler de mon emploi au Paradis de la Presse, car, s'il y a quelqu'un qui sait combien je tenais à mon travail à la librairie, c'est bien Alex. Et puis ce n'est même pas un véritable emploi, c'est juste un boulot intérimaire. Ils peuvent me mettre dehors quand ça leur chante.

— Merveilleusement.

— Bien, dit-il. J'en suis heureux.

Nous nous adressons un sourire de convenance et je me rends compte qu'il a grossi depuis notre séparation. Ce n'est pas que quelques kilos supplémentaires lui aillent mal, il a toujours belle allure et quelqu'un qui ne le connaîtrait pas aussi bien que moi ne s'en apercevrait sans doute pas. Mais, pour moi, impossible de ne pas le voir: alors que, les derniers mois de notre relation, il avait maigri, son menton s'est indiscutablement arrondi.

Cela devrait peut-être me satisfaire: rencontrer mon ex et constater qu'il prend un peu d'embonpoint. Au lieu de quoi, cela me fait de la peine, une peine incroyable, parce que je sais qu'Alex ne grossit que lorsqu'il va vraiment bien. Il est l'exemple même de ces gens qui se laissent aller sur la nourriture dès qu'ils se détendent en compagnie d'amis. Une qualité que j'appréciais chez lui parce que moi aussi je ne me sens jamais mieux qu'entourée de personnes que j'aime bien et qui m'aiment bien. Et puis, comment dire? Alors que, ces derniers mois, je suis généralement seule à table, son léger embonpoint dit clairement que cela n'a pas dû lui arriver souvent.

— Toi aussi, visiblement, dis-je afin d'en finir.

Il rougit.

— Moi...

Je sens soudain mon cœur se remettre à battre et je sais qu'Alex est dans le même cas. Mais impossible d'éluder le sujet. Il y a une autre femme dans sa vie.

— Vous vous connaissez depuis longtemps?

— Quelques mois.

— Et alors?

— Eh bien, dit-il. C'est du sérieux. Du très sérieux.

Il me regarde avec de grands yeux.

Et je comprends soudain que ce n'est pas tout. Qu'il veut me dire autre chose. Je jette un regard à la femme qui a entre-temps ôté son manteau. Et je vois tout à coup précisément ce qui, en elle, est si rose, si resplendissant.

Si son visage est magnifique, son ventre aussi rond qu'un ballon l'est encore davantage. Elle est enceinte. Et pas qu'un peu! Je me demande comment elle avait pu le cacher sous son manteau.

— Oh, fais-je d'une voix atone.

— Je voulais te le dire. Mais je ne savais pas comment m'y prendre, dit-il lentement. C'est allé assez vite, je sais. On ne l'avait pas envisagé mais, d'un seul coup, Sylvie est tombée enceinte et, bien sûr, nous n'avons pas été contre.

Évidemment, me dis-je en mon for intérieur.

Évidemment.

— C'est pour quand...?

Je regrette aussitôt ma question car, en réalité, je ne tiens pas du tout à le savoir. En fait, je n'ai qu'une envie: disparaître.

— En août, répond-il, avant de préciser: Sylvie paraît beaucoup plus avancée qu'elle ne l'est. En fait, elle n'est qu'au début du sixième mois. C'est que nous...

Il se racle la gorge.

— ... allons avoir des jumeaux.

Il me fixe à nouveau et je sais que je devrais dire quelque chose, le féliciter ou au moins montrer que je suis heureuse pour lui. Je devrais prendre sur moi et aller serrer la main à la jolie femme près de la porte, avoir un mot gentil, la féliciter elle aussi. Mais, au contraire, je me lève d'un bond, saisis ma veste, renverse la chaise que je redresse maladroitement et, dans mon affolement, je fourre le journal dans mon sac à main.

— Isa, dit Alex en tendant la main dans ma direction, un geste d'un autre temps, d'un temps où nous pouvions nous toucher comme ça, tout simplement.

Un temps où ensuite tout allait bien de nouveau, toujours.

Je fais non de la tête. Sa main ne rencontre que le vide et, sans un regard pour l'heureuse et manifestement si féconde Sylvie, je me précipite vers la sortie. À cet instant, je m'aperçois que je n'ai pas payé. Je me retourne vivement, sors un billet de dix euros de la poche de mon pantalon et l'agite pour attirer l'attention de Lina. Puis je le pose sur le comptoir de manière qu'elle puisse le prendre sans problème.

Je fais irruption dans l'Akazienstrasse où l'air frais et printanier me frappe comme un coup de chiffon glacé. J'ai beau connaître ici chaque arbre, chaque parcmètre, chaque pavé, j'ai l'impression d'être rejetée par les flots sur un continent inconnu. Je fais quelques pas, j'essaie de reprendre mes esprits, de décider quelque chose, mais je n'ai pas la moindre idée de ce que je vais faire de moi.